

Marguerite de Navarre

par Lucien Provençal
Conférence du mardi 23 mars 2010

Texte intégral et illustrations fournis par le conférencier,
mise en page de Christian Lambinet

Société Hyéroise d'Histoire et d'Archéologie

Marguerite de Navarre

Corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange

C'est ainsi que Clément Marot qui en fut très proche résuma la vie de celle que pendant cet exposé je vais irrévérencieusement appeler Marguerite afin d'éviter toute confusion ; en effet, elle naît d'Angoulême, devient de Valois lorsqu'il est acquis que son frère François sera le successeur de Louis XII, s'appelle d'Alençon après son premier mariage et enfin de Navarre lorsqu'elle épouse Henri d'Albret.

Marguerite naît à Angoulême le 11 avril 1492, deux ans avant François ; elle est la fille de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie ; son père est un marginal, fils de Jean d'Orléans et de Valentine Visconti, qui a participé aux côtés de son cousin, le futur Louis XII, à la guerre folle qui a opposé de 1484 à 1488 les grands seigneurs à l'autorité royale de Charles VIII ; alors



Marguerite de Navarre



que Louis paie de trois ans de prison sa témérité, Charles est seulement banni à Angoulême ; ce militaire jugé peu sûr est tenu à l'écart des guerres d'Italie ; contrairement à beaucoup de seigneurs de son temps, c'est un lettré qui possède une des plus riches bibliothèques du royaume ; ce contemporain de Guillaume Budé est déjà un humaniste ; sa passion pour la culture, il la fait partager à son épouse. Celle ci, fille de Philippe sans terre de Savoie et Marguerite de Bourbon a été élevée par Anne de Beaujeu, fille de Louis XI et régente de France qui lui a donné une éducation de princesse ; elle jouera un rôle politique éminent sous le règne de son fils.

Louise de Savoie, mère de Marguerite de Navarre

A la mort de son mari en 1495, elle n'a que dix-neuf ans ; son seul souci est de préparer son fils qui a peu connu son père à devenir un grand roi et chose rare en son temps, elle veut que sa fille Marguerite reçoive la même instruction que son frère ; les deux enfants sont accueillis à Amboise par Louis XII qui sait qu'il n'aura pas d'enfants mâles ; leurs compagnons de jeu sont Anne de Montmorency, Philippe de Brion Chabot ; Marguerite n'apprécie guère les deux enfants. Les princes ont pour maîtres Blanche de Tournon, responsable des mœurs, François de Moulins chargé de leur culture générale assistés du latiniste François de Rochefort et du philosophe Robert Hurault, futur conseiller au Parlement de Paris et chanoine de Saint Martin d'Autun.

De leur enfance commune, François et Marguerite conserveront jusqu'à la mort de François une tendre complicité révélée par l'abondante correspondance qu'ils échangeront ; François 1er sera toujours attentif aux conseils d'une sœur qui pourtant ne le ménage guère et qu'il estime plus intelligente que lui ; certains détails intimes feront croire à une relation incestueuse qui n'existe que dans l'esprit pervers de certains critiques.

De nombreuses femmes en Europe ont marqué l'histoire du XVIème siècle : en France, Louise de Savoie, déjà citée, et Catherine de Médicis, auprès de Charles Quint, Marie de Luxembourg et Marie de Hongrie, en Ecosse, Marie Stuart, en Angleterre, Marie Tudor puis Elizabeth 1ère ; aucune cependant n'aura le rayonnement universel de Marguerite qui mêle à la fois vie privée, politique, religieuse et production littéraire.

Plutôt que de suivre un ordre chronologique qui imposerait d'inévitables retours en arrière, j'ai choisi de vous présenter notre héroïne sous ces divers aspects.

Dès l'âge de huit ans, on cherche un mari à Marguerite ; les prétendants à la main de la sœur du futur roi de France ne manquent pas : le marquis de Montferrat, le prince de Galles, les ducs d'York et de Calabre, le roi Christian II de Danemark.



Le château d'Alençon

Afin de réconcilier sa famille et celle d'Alençon dont la brouille divise les grands du royaume, on la marie à dix-sept ans au duc Charles IV d'Alençon, guère plus âgé qu'elle ; son mari est un combattant qui a participé aux côtés de Louis XII aux campagnes d'Italie et il y a acquis une bonne réputation ; mais c'est un illettré dont le seul plaisir est la chasse à courre, pas exactement ce qu'il fallait à notre jeune princesse.

Charles souvent absent, Marguerite est recluse dans un château moyenâgeux sans confort ayant pour seule compagnie celle d'une belle mère triste et pieuse qui sera d'ailleurs béatifiée sous le nom de bienheureuse Marguerite de Lorraine Vaudémont. Imaginez ce que fut pendant six ans la vie d'une jeune femme ambitieuse d'à peine vingt ans.



L'année 1515 voit la fin de ce calvaire ; François est devenu roi et a remporté à Marignan une victoire sur les Suisses à laquelle le duc d'Alençon a participé ; il rappelle sa soeur à la cour ; pour elle commence une vie de fêtes qui va durer plusieurs années où elle brille de mille éclats : elle rattrape le temps perdu à Alençon ; elle n'a pas d'enfants, les maladies et les grossesses successives de sa belle sœur, la reine Claude, fille de Louis XII et Anne de Bretagne, font d'elle l'élément central de la vie mondaine, le roi ne jure que par sa sœur.

C'est elle aussi qui prend en charge l'éducation de ses neveux et nièces, elle s'attache à leur donner celle qu'elle a reçue ; ses favoris sont le dauphin François, duc de Bretagne, et Charles, comte d'Angoulême, elle est moins proche d'Henri, le duc d'Orléans, peu doué pour les études et dont elle redoute le caractère fantasque ; elle s'en éloignera d'ailleurs lorsqu'il sera roi.

François 1er

La défaite de Pavie et la captivité du roi vont avoir des conséquences graves sur la vie affective de la princesse ; après la bataille, son mari a pris le commandement de l'armée vaincue, on l'accuse de n'avoir rien fait pour sauver le roi de France, Marguerite en souffre et sans doute ne regrette-t-elle pas trop de le voir mourir à Lyon au retour de la campagne en 1526.

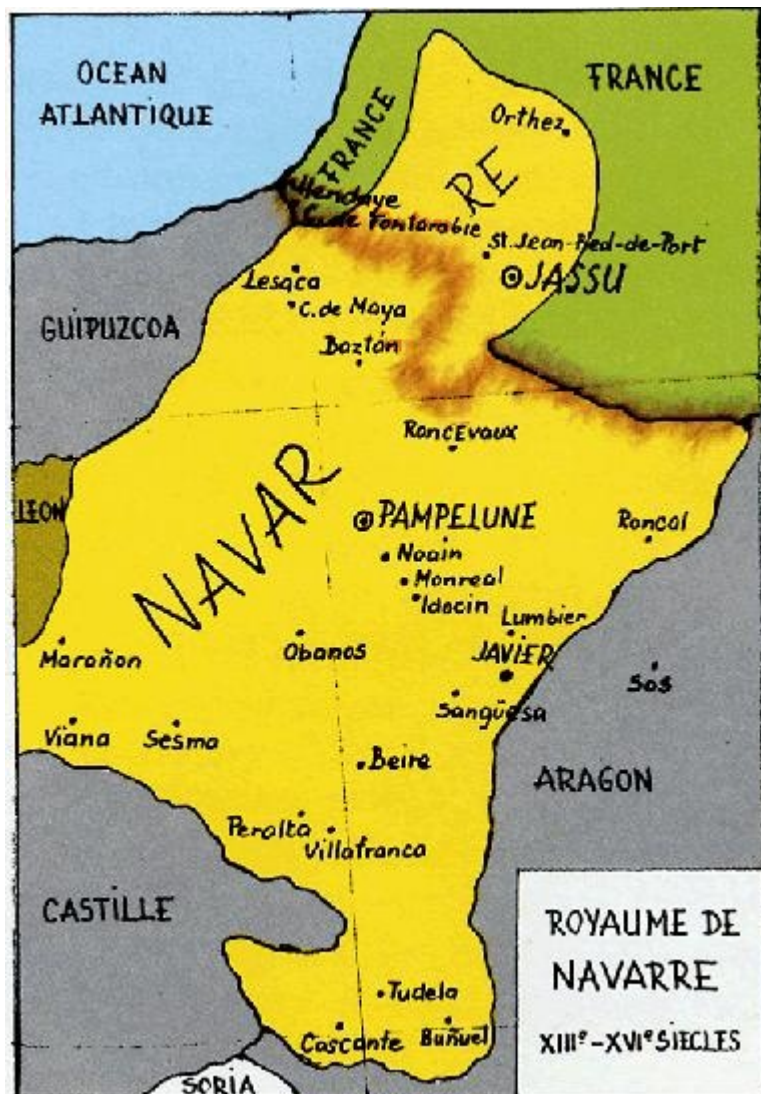
Elle rencontre alors Henri d'Albret, le roi de Navarre. Prisonnier après Pavie, il s'est évadé avec quelques compagnons et est devenu une sorte de héros ; Marguerite tombe éperdument amoureuse de ce Béarnais ténébreux plus jeune qu'elle de onze ans ; depuis 1512 et une malheureuse guerre perdue contre Ferdinand d'Aragon, les Albret ne règnent que sur la minuscule partie nord de la Navarre située en deçà des Pyrénées.

Le mariage est célébré en 1527 ; si Marguerite aime son mari, celui-ci a de l'admiration pour sa magnifique épouse mais il comprend mal son attachement pour tous ces intellectuels qui constituent sa cour et qui ne sont sans doute pour lui que des pique-assiettes ; comme son futur petit fils Henri IV c'est un coureur de jupons qui adore les activités physiques ; paysan jusqu'au bout des ongles, c'est lui qui frotera, du



Henri d'Albret

moins la légende le dit, d'une gousse d'ail les biberons de son petit fils. Des querelles violentes l'opposent à sa femme au cours desquelles elle aurait été battue.



A partir de là, on a l'impression que les deux époux mènent chacun la vie qui leur plaît de leur côté au point que lorsque Marguerite mourra à Odos le 21 décembre 1549 victime d'un coup de froid, son mari sera parti à la chasse et ne sera pas là pour l'enterrer.

De leur union, naissent deux enfants, Jeanne d'Albret en janvier 1528 et Jean qui décède à six mois en 1530. Il est difficile d'analyser les relations de la mère et de la fille ; celle-ci hérite certes des idées réformatrices de sa mère mais j'oserais dire dans le mauvais sens ; elle manque de cette largeur d'esprit, de cette tolérance dont je vais vous parler et qui font la force de Marguerite ; et pourtant cette fille triste et peu attachante mettra un point d'honneur à honorer la mémoire de sa mère ; je vous rappelle car nous n'y reviendrons pas que Jeanne sera mariée à douze ans au duc de Clèves puis en 1548 après l'annulation de son précédent mariage et malgré l'opposition de sa mère, épousera Antoine de Bourbon. Cousine du roi, elle vivra plus dans ses appartements du Louvre que dans son royaume.



Jeanne d'Albret



Antoine de Bourbon



François de Bretagne



Charles d'Angoulême

Assez peu heureuse dans sa vie affective, Marguerite souffrira en outre énormément des décès de ceux qui lui sont chers ; son fils Jean en 1530, sa mère Louise de Savoie emportée par la peste en 1531, ses neveux François et Charles en 1536 et 1537 et pour finir ce frère qu'elle chérissait en 1547. Elle n'eut pas la joie de connaître le futur Henri IV.

Beaucoup de ses biographes lui attribuent sans trop de preuves une vie sentimentale agitée ; c'est sans doute vrai, compte tenu de la hardiesse de certains de ses écrits mais aucune preuve n'existe vraiment ; Clément Marot fut-il plus qu'un valet de chambre ? nul ne le sait.

Sa vie publique est beaucoup plus intéressante qu'une vie privée somme toute ordinaire. Dès 1515, elle assiste sa mère qui, à deux reprises, et notamment pendant la campagne de son fils en Italie qui se termine par le désastre de Pavie, assume la régence de France. Louise de Savoie fera preuve dans son administration du royaume d'une grande sagesse et sauvera l'essentiel ; elle mérite largement l'hommage qui lui est rendu au travers de cette statue du jardin du Luxembourg qui offre à nos sénateurs un sujet de méditation. Contraint après la signature du honteux traité de Madrid du 14 janvier 1526 de rester à Paris, elle charge sa fille de missions diplomatiques.



Charles Quint



Eleonore de Habsbourg



Guillaume Poyet



Jean Ango

Rappelons que le traité prévoit le renoncement français à toute prétention en Italie, en Flandres et en Artois et surtout la restitution de la Bourgogne à l'Espagne ; Charles Quint en effet, fils de Philippe le Beau et petit fils de Charles le Téméraire n'admettra jamais d'avoir été spolié de son bien ; jusqu'à la fin de sa vie, il restera attaché à notre langue. Marguerite est autorisée par l'Empereur à faire visite à son frère prisonnier à Madrid, elle cherche à atténuer les rigueurs du traité ; Charles est impressionné par la personnalité de son interlocutrice qui bénéficie de l'appui de la future reine de France Eléonore du Portugal, sa sœur, mais il ne lui cède rien ; il se méfie en effet de la duplicité du roi de France qu'il sait incapable de tenir ses engagements. Cette mission s'achève cependant sur un exploit de Marguerite ; elle apprend qu'à l'échéance de son sauf conduit, son hôte veut la faire arrêter ; elle saute sur un cheval et seule, parcourt à bride abattue d'une seule traite la distance qui la sépare de la frontière.

Sa mission n'est toutefois pas tout à fait un échec. elle ramène à sa mère des éléments qui lui permettront après que tous les princes d'Europe se soient coalisés à Cognac contre Charles Quint, de négocier la paix des Dames signée à Cambrai le 5 août 1529 par Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche en présence de Marie de Luxembourg et du cardinal Louis de Bourbon Vendôme ; ce traité sauve la Bourgogne française et rend à la France les enfants royaux François et Henri laissés en otages de l'Espagne en échange de la libération de leur père. Rappelons que Louise de Savoie amorce également un rapprochement avec les princes protestants allemands et établit des contacts avec les ottomans, deux projets auxquels sa fille est associée.

En 1537, la reine de Navarre tente encore en vain de négocier avec Charles Quint la restitution à son mari de la partie espagnole de son royaume. En politique intérieure, Marguerite sera aussi active ; son frère ayant entrepris de réorganiser l'administration, elle ne manque pas de lui faire connaître son avis. Mais sa grande idée est la substitution du latin par la langue française dans tous les textes officiels ; chez sa mère, elle a rencontré Guillaume Poyet, avocat général, membre du Parlement, un réformateur qui réussira à convaincre le roi de promulguer le 10 août 1539 la révolutionnaire ordonnance de Villers Cotterets par laquelle le français devient langue officielle du royaume et supprime le latin et les langues régionales ; elle fait également obligation au clergé à tenir des registres d'état civil qui étaient jusque là l'apanage des corps notariaux.

Marguerite encourage par ailleurs les marins français à se lancer à la recherche des richesses venues d'outre mer, s'opposant sur ce point à l'amiral de Brion Chabot corrompu notoire toujours prêt à se vendre au plus offrant ; n'écrit-elle pas en parlant des hommes de Jean Ango animateur de ce trafic : *"ils ont merveilleusement fort servi le roi sur le fait de marine et guerre de la mer, le tout à leurs propres coûts et dépens"* ; voir une femme du XVIème siècle défendre avec franchise les marins témoignent d'une vision peu ordinaire de l'avenir.

Mais plus qu'une diplomate et une politique, Marguerite qui pressent une révolution imminente des croyances et des mœurs va s'engager à grand risque dans la réforme de l'institution religieuse. Pour elle, il faut éviter la rupture et pour cela corriger les errances de la papauté.



Guillaume Briçonnet

Dès 1521, le maître à penser de la princesse est Guillaume Briçonnet, l'évêque de Meaux ; ce fils du cardinal archevêque de Saint Malo puis de Reims, lui-même évêque de Lodève à dix-neuf ans puis abbé de Saint Germain des Prés et confesseur d'Anne de Bretagne, a été l'ambassadeur de François 1er à Rome ; à son retour, le roi lui obtient le diocèse de Meaux où il réunit un cénacle qui s'attache à réprimer les abus de l'église autour d'idées simples :



Jacques Lefèvre d'Étaples

Il faut qu'un prélat vive dans son diocèse et les curés dans leur paroisse, les prêtres incapables, illettrés, dépravés ou semeurs de désordre n'ont pas leur place dans les églises ; certains privilèges du Clergé sont à supprimer, le culte doit être accessible à tous donc délatinisé au profit du français. Ce grand réformateur, très proche de François 1er, devient le directeur de conscience de Marguerite, adepte du cénacle ; celui-ci réunit les plus grands penseurs de l'église dont le souhait est de réformer de l'intérieur sans entrer comme vient de le faire Luther dans la rébellion. Les principaux visionnaires du cénacle sont Jacques Lefèvre d'Étaples, Guillaume Farel, Gérard Roussel et François Vatable ; leur dessein est d'appliquer et de mettre à la portée de tous les préceptes du Nouveau Testament, seul porteur de la morale de Jésus Christ.

Cette attitude déclenche la fureur des cordeliers et des capucins qui craignent surtout pour leurs privilèges et se plaignent à la Sorbonne ; celle-ci profitant de l'absence du roi prisonnier après Pavie, prononce la condamnation des idées du cénacle qu'elle juge hérétiques et punit les coupables dont certains sont brûlés. Briçonnet est cependant acquitté mais fait sa soumission en 1528. Marguerite elle-même est soupçonnée d'hérésie, parole passe-partout usée par les conservateurs contre les réformateurs.

Lefèvre d'Étaples, lui, ne se résigne pas ; mais qui est-il ? Né à Etaples en 1450 ou 1455, il a beaucoup voyagé à travers l'Europe et peut être en Afrique avant d'enseigner la philosophie à Paris ; c'est un platonicien humaniste, disciple d'Erasmus et de Guillaume Budé ; en 1507, il rejoint Guillaume Briçonnet à Meaux dont il devient vicaire général en 1520 ; il traduit en français les textes sacrés avec des commentaires tellement réformateurs que les conservateurs de la Sorbonne voient en lui un nouveau Luther ; lui dit qu'à l'intérieur de l'Eglise il peut s'exprimer et agir alors qu'à l'extérieur il ne serait plus rien ; la protection du roi lui évite une condamnation pour hérésie.

En 1525 toutefois, ses "*Epîtres et évangiles pour les cinquante-deux dimanches de l'an*" sont condamnés ; au moment de la soumission de Briçonnet, il s'enfuit à Strasbourg avant que François 1er qui l'apprécie n'en fasse le précepteur du prince Charles ; en 1531, il publie des traductions de la Bible, du Nouveau et de l'Ancien Testament qui font scandale. Très menacé, il est recueilli à Nérac par Marguerite dont il devient le directeur de conscience ; il y meurt en 1536.

Marguerite par ailleurs encourage d'autres prélats progressistes, tels l'évêque de Maguelonne Guillaume Pellicier, le protecteur de Rabelais, qui sera notre ambassadeur à Venise et Octavien de Saint Gelais, archevêque d'Angoulême. Avec le cardinal Jean du Bellay, archevêque de Paris, elle partage l'espoir de voir le français se substituer au latin dans les cérémonies du culte. Malgré sa volonté de réformer, on ne peut affirmer que la princesse ait été proche de l'église protestante émergente et de Calvin alors évangéliste du Poitou.

Ses rapports avec son frère se tendent lorsqu'éclate "*l'affaire des placards*" : dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, des tracts sont distribués à Paris, on en trouve même un collé sur la porte de la chambre du roi à Amboise ; séditieux et injurieux, ils dénoncent violemment l'imposture de la messe papale ; leur auteur est un pasteur lyonnais, Antoine Mercourt proche des anabaptistes. Cette affaire marque le début d'une période inquisitionnaire ; François 1er y voit un crime de

lèse majesté, une agression des protestants contre la monarchie de droit divin, il affirme avec force sa foi catholique et décide de la répression ; des bûchers sont dressés ; craignant pour leur vie, de nombreux protestants dont Calvin prennent la fuite.



Le cardinal du Bellay



Le château de Nérac

Bien que le roi et sa sœur continuent à entretenir des relations épistolaires régulières, c'est à partir de là que commence à décroître l'influence politique de Marguerite ; elle réside de moins en moins à Paris ; elle n'aime ni Montmorency, ni à partir de 1540 les amis de la duchesse d'Étampes, la favorite de son frère. Elle vit désormais à Nérac, fief des d'Albret depuis le XIXème siècle. A partir de 1542, elle se réfugie de plus en plus souvent dans son ermitage de Mont de Marsan où elle se recueille et médite près du couvent des Clarisses ("*je demeurerai en Mont de Marsan où je ferai si bon ménage que l'on s'en esbahira*") ; elle ne revient au Louvre qu'en 1545 auprès de son frère malade. Pendant le règne d'Henri II, on ne la verra plus guère à la cour.

Il me faut maintenant vous parler de la passion de Marguerite pour la littérature ; elle y exprime librement tous les sentiments qui l'animent au travers d'une œuvre considérable.

Dès son arrivée à la cour après le sacre de François 1er, Marguerite tient salon où elle reçoit tous les poètes, écrivains et philosophes "*marotiques*" de son temps ; des ecclésiastiques se joignent à eux ainsi que des laïcs lettrés tel Villegagnon, aventurier mais aussi latiniste distingué ; n'oublions pas en effet que Marguerite parle six langues (français, italien, espagnol, latin, grec et hébreu) ; Renée de France participe souvent à ces réunions dont l'animateur est Clément Marot ; ces deux personnages jouent un rôle majeur dans la vie de la princesse.

Henri II jeune





Renée de France

Renée de France (1510- 1565) est à partir de 1525 le seul enfant survivant de Louis XII et d'Anne de Bretagne ; elle a reçu à Amboise auprès de Lefèvre d'Étaples la même éducation que Marguerite ; férue des œuvres de Pétrarque, elle est disciple d'Erasme et Guillaume Budé ; comme sa cousine, elle soutient Briçonnet et le cénacle de Meaux ; en 1528, elle épouse Hercule d'Este, fils de Lucrece Borgia, et devient duchesse de Ferrare ; pour beaucoup ce mariage est une mésalliance, le caractère de son mari est à l'opposé de celui de cette femme libre, tolérante et cultivée ; pendant des années, elle s'épanche dans une correspondance suivie et publiée, "*les lettres à la reine de Navarre*" ; sa largeur d'esprit la pousse à héberger en 1534 Clément Marot qui a du fuir la France en 1534 après avoir été accusé d'hérésie, un mot facile à prononcer à la veille des guerres de religion ; a-t-elle elle-même adhéré à la religion réformée ?

certains l'affirment et avancent des preuves; toujours est-il qu'en 1536 lorsque Calvin s'enfuit de France avant de s'installer à Genève, c'est auprès de Renée qu'il se réfugie ; la pression du Vatican est telle que son mari menaçant l'oblige à faire publiquement amende honorable. Bien plus tard, en 1560, elle quittera l'Italie et résidera jusqu'à sa mort en son château de Montargis où elle abritera tour à tour ceux de ses amis menacés, catholiques ou protestants ; à sa mort, son fils exige qu'elle soit inhumée selon le rite de l'église romaine, ce qui ne prouve strictement rien.

Clément Marot (1497 – 1544) est le fils de Jean Marot, ancien secrétaire d'Anne de Bretagne puis de François 1er à qui il a dédié une "*épitre sur la défaite des Suisses à Marignan*" ; Clément a été valet de chambre de Louise de Savoie avant d'être présenté en 1518 à Marguerite, alors duchesse d'Alençon, dont il devient un proche, certains disent très proche, il lui dédie une épitre allégorique, "*le dépourvu*" ; il accompagne le duc Charles IV en Italie et est blessé à ses côtés à la bataille de Pavie s'attirant ainsi la reconnaissance de la princesse. il bénéficie de la sympathie du roi et ne cache pas son attirance pour le protestantisme, ce qui lui vaut un séjour au Châtelet. En 1534, il séjourne en Béarn et à Nérac auprès de sa protectrice puis en Italie chez Renée de France avant de revenir à Nérac en 1537 puis de rejoindre Calvin à Genève ; il meurt peu après à Turin en 1544.



Clément Marot



C'est un poète courtisan qui fait la transition entre les "*rhétoriciens*" du Moyen Age et ceux de la Renaissance mais engagé, il traite avec esprit les sujets les plus graves : Boileau dit de lui "*imitez de Marot l'élégant badinage*" ; La Fontaine, Fénelon, La Bruyère se réclameront de ce Marot injustement oublié ; il est le maître d'une école littéraire qui tourne la Pleiade en dérision : pour certains, il est un précurseur de Musset : ses adeptes seront tous des fidèles de Marguerite.

On ne peut dire pour autant que la reine de Navarre ait ignoré les autres écrivains de son temps ; en 1546, alors protégé du cardinal Jean du Bellay ami de la princesse, Rabelais lui dédie son "*quart livre*". Il est certain que Rabelais, humaniste erasmien ne pouvait que partager les idées de Marguerite.

Rabelais

Celle-ci n'est pas une admiratrice de Ronsard et de la Pleiade même si elle en a protégé quelques amis ou membres ; notons cependant qu'en lisant admirablement en public quelques odes tournées en dérision par les amis de Marot, elle en a assuré le succès.

Comme vous le constatez, Nérac, au grand dam d'Henri d'Albret, est devenu terre d'asile pour les réprouvés ; j'en ai cité quelques-uns, quels sont les autres ?

Bonaventure des Périers (1610-1543) est un conteur, lui aussi disciple de Lefèvre d'Étaples ; il fut secrétaire et valet de chambre de Marguerite, il la conseilla dans la rédaction de ses livres et en corrigea les imperfections ; la condamnation par la Sorbonne du "*cymbalum*", son œuvre majeure l'aurait poussé au suicide ; son style est caractéristique de son temps ; il fut l'ardent défenseur de la "*marotique*".



Mellin de Saint Gelais

Mellin de Saint Gelais (1491-1558), fils présumé de l'archevêque Octavien de Saint Gelais, médecin, astrologue et aumônier du Dauphin, est surtout connu par ses traductions de l'italien et par son opposition à la Pleiade ; c'est lui, n'en déplaise à ses détracteurs qui a introduit le sonnet en France.

Claude Gruget est le traducteur des œuvres du catalan Messie et de l'italien Sperone ; éditeur, on lui doit la publication, à la demande de Jeanne d'Albret, de l'Heptameron, œuvre majeure de Marguerite.



Nicolas Denisot

Nicolas Denisot est à la fois un poète de la Pléiade et un rhétoricien.



Charles de Sainte Marthe

Charles de Sainte Marthe est un écrivain latiniste, un des premiers néoclassiques ; accusé de luthéranisme, il échappa de peu au bûcher ; il composa l'éloge funèbre de Marguerite.

Jacques Pelletier du Mans (1517-1580) est un mathématicien, philosophe et médecin, auteur de nombreuses études mathématiques et scientifiques.

Pontus de Thyard, un des fondateurs de la Pléiade, n'appartient pas au cercle rapproché de Marguerite mais ce futur évêque de Chalon, le

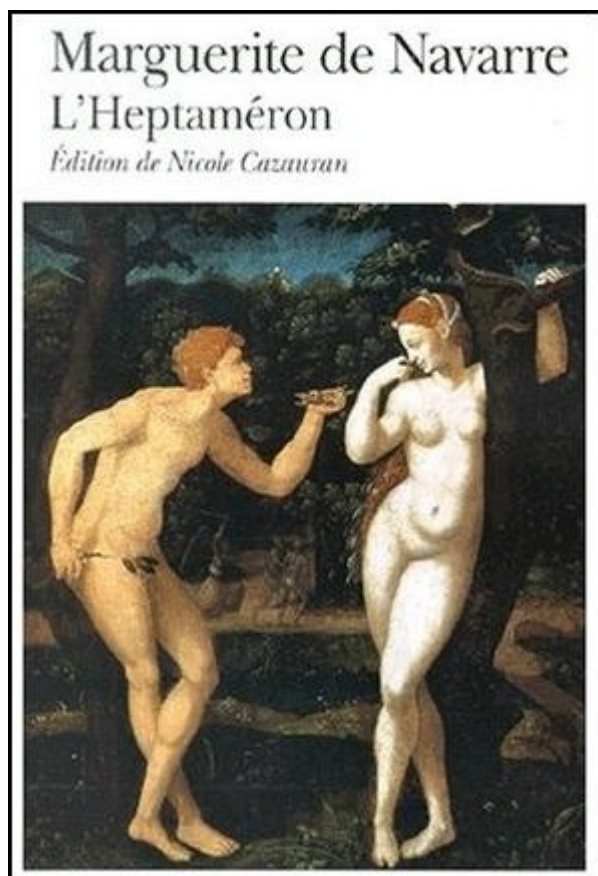


Pontus de Thyard

premier en France à parler d'œcuménisme, se situe dans sa mouvance religieuse

Marguerite écrit beaucoup ; elle témoigne toujours d'une telle sensibilité et même dans ses textes les plus osés d'une telle pudeur féminine que nous ne pouvons croire qu'elle n'en soit pas l'auteur :

- le "*dialogue en forme de vision nocturne*" de 1524, condamné par les Sorbonnards, est une longue méditation sur la mort et le besoin d'en recourir à Dieu,
- "*les Marguerites de la Marguerite des princesses*", surnom que lui donnait François 1er, écrites entre 1527 et 1529, sont des réquisitoires contre l'intolérance et l'Inquisition,
- "*la comédie de la nativité de notre seigneur Jésus Christ*", "*la comédie de l'adoration des rois mages*", "*la comédie des Innocents*", "*la comédie du désert*"(1530) sont des visions allégoriques des mystères de la Nativité,
- "*le triomphe de l'agneau*", "*la complainte pour un détenu prisonnier*", "*la fable du faux Cuyder*" dénoncent les outrances du temps, la vanité du désir et les méfaits de l'orgueil
- "*le malade*" en appelle à Dieu contre les agissements des médicastres, les inquisiteurs et le fanatisme bête,
- "*trop, prou, peu, moins*" (1541) est une allégorie qui démontre la supériorité du spirituel sur le matériel,
- "*la comédie des quatre femmes*" (1542) conclut que seul l'amour seul donne la liberté,
- "*le coche*" (1541) est une longue réflexion sur les amours de trois femmes,
- "*le navire*" (1547) est un dialogue entre le roi mort et sa sœur vivante qui évoque un certain nombre de contradictions théologiques,
- "*la comédie sur le trépas du roi*" engage procès contre les hypocrisies,
- "*les prisons*" où un gentilhomme découvre les joies de la liberté et s'affranchit de l'ambition, de l'orgueil et des concupiscences,
- "*la comédie de Mont de Marsan*" (1548). Quatre femme y révèlent leurs expériences et découvrent les vertus du recueillement,



L' "*Heptameron*" est une œuvre posthume inspirée de Boccace ; elle devait être un décameron de cent contes ; la mort de Marguerite la réduisit à ce que nous connaissons, soixante douze contes répartis en huit volumes ; le thème en est simple, dix voyageurs, cinq hommes et cinq femmes, bloqués par la pluie pendant plusieurs journées à Cauterets dans les Pyrénées se racontent des aventures qu'ils ont vécues et en débattent : sous des noms d'emprunt, on identifie Louise de Savoie, Henri d'Albret et Marguerite elle-même.

Le thème central des contes est l'amour spirituel et charnel avec son concert de tromperies et de malices, ce sont des histoires licencieuses qui expriment les doutes qui assaillent l'auteur ; au delà du comportement dissolu de prêtres débauchés, on perçoit la dénonciation des abus de l'église et la volonté d'en revenir aux textes sacrés : mais Marguerite ne s'en tient pas aux sujets religieux ; sans doute a-t-elle aussi recherché toute sa vie l'inaccessible parfait amant. Je n'ose pas vous demander, mesdames, si vous l'avez trouvé.

Voilà donc rapidement évoquée la vie peu ordinaire d'une femme d'exception, sans doute la première vraie féministe de l'histoire. Je ne doute pas qu'elle ait inspiré son petit fils Henri IV.

Ma conclusion se limite à ces mots d'un de ses admirateurs :

Douce sans faiblesse, magnifique sans vanité

Elle qui disait :

Jamais d'aimer mon cœur ne sera las.

Marguerite de Navarre , âgée



Quelques liens pour approfondir vos connaissances :

[Wikipédia - Marguerite de Navarre \(1492-1549\)](#)

[Wikisource - Lettres de la Reine de Navarre](#)

[Wikipédia - L'Heptaméron](#)

[Bibliothèque Nationale de France - L'Heptaméron \(texte intégral\)](#)

[Virginia.edu – Fac-similé de l'Heptaméron](#)